



Consultez les fiches de lecture de cet ouvrage  
sur [www.lesnouveauxauteurs.com](http://www.lesnouveauxauteurs.com)

## **MANUSCRIT FINALISTE GRAND PRIX FEMME ACTUELLE**

**Auteur : Nicolas PAILLUSEAU**

**Titre : Ma chair à vif**

**Genre : thriller**

**EXTRAIT**

*Samedi 24 mars 2007*

*Quartier du Montparnasse.*

*11h00.*

Sebastian, quatre ans, mâche du menthol de chez Hollywood.

Orteils en boule au fond de kickers froides, il marche suspendu au bout du bras de son père. Rue Delambre, les trottoirs sont mouillés, les pigeons sont sales. Il a plu mais c'est fini. Le ciel est bleu comme un linge propre. On piétine des flaques. Une bulle de chewing-gum éclate. Un pigeon s'envole. C'est le début du printemps.

Derrière, à cinq mètres à peine, une ombre.

Un type engoncé dans sa chair. Squelette en papier. Masque de fièvre. Œil rouge bordé d'insomnies.

Ce type c'est moi.

Je suis prêt. Prêt à commettre le pire. Le Mal. Un acte absurde pour lequel je ne suis pas programmé. Pourtant je vais agir. Je n'ai pas le choix.

Rue d'Odessa. Sebastian se retourne. L'instinct !

Je me fige. Des clous dans les pieds.

Ses yeux se plissent. Une grimace. Main en visière pour se protéger du soleil. Trop de lumière. Le printemps me cache. Dans son contre-jour je suis invisible.

Trentes secondes passent.

Mes doigts craquent.

Le papa de Sebastian disparaît derrière la vitrine d'une boulangerie. C'est samedi, l'activité bat son plein. Ca se salue. Ca lance des sourires de bon voisinage. Ca zeyute quand même du côté des viennoiseries des fois que M'ame Michu se ferait la malle avec un cabat rempli des dernières denrées au beurre. Ca prie pour qu'il en reste quand viendra son tour. Ca se laisse bercer par les bonjours, ça s'endort dans les odeurs de croissants chauds.

Ca m'oublie. Comme ça oublie Sebastian qui, au dehors, cavale après un pigeon noir.

Comment est-ce possible ?

Comment peut-on m'offrir cette chance ?

Il suffit d'une seconde pour que tout bascule. Une seconde pour que je change la vie de ce bon père de famille en un cauchemar improbable, et voilà pourtant qu'il me l'offre. Je le hais. Je ne sais pas qui il est, mais je le hais. Comme je hais cette seconde qui m'ouvre la porte des enfers.

Et puis j'y vais. Sans me poser de questions.

Je fonds sur Sebastian comme l'ogre que je suis. L'inconnu à qui l'on ne doit pas parler dans la rue. Sebastian a sans doute déjà été alerté cent fois, peut-être mille par ses parents.

« Ne monte jamais dans la voiture d'un inconnu ».

« Ne suis jamais une personne qui t'offre des bonbons ».

*Ne cours pas après les pigeons, petit con !*

Trop tard ! Le volatile est déjà loin. Envolé dans sa crasse qui claque en un battement d'ailes dans la blancheur du printemps.

Mais voilà qu'à présent le sol se dérobe sous les propres pas de l'enfant. Un bras veineux lui ceinture le thorax. Je viens de l'attraper. Alors je cours sur plusieurs dizaines de mètres avec ce paquet de vie entre les bras. J'avale le bitume.

Un passant interloqué me dévisage. Je ne lui laisse pas le temps d'appeler la police que je tourne déjà sur le boulevard du Montparnasse.

Une voiture garée en double file démarre.

Je propulse Sebastian sur le siège arrière et referme aussitôt la portière derrière moi.

- Fonce !

A cet instant, je prie pour qu'une bagnole de flics s'interpose. Pour qu'une autorité m'arrête, jugule ma folie. Que l'on m'empêche d'aller plus loin.

*Kennedy. Oswald.*

Curieusement les images de l'assassinat de Dallas s'impriment dans mon cortex, comme si je m'apprêtais à mon tour, à recevoir un projectile en pleine tête qui me fera exploser le crâne.

Pourtant rien ne se passe.

Dix secondes nous suffisent pour quitter les lieux.

Les cris de Sebastian me percent les tympan.

Je lui fais bouffer deux gélules que Salomé me tend.

- C'est quoi ?

- Anxiolytiques !

Salomé a pensé à tout. Sebastian avale. La morve lui coule du nez. La peur transfigure son doux visage. Et puis je ligote l'enfant avec du gros ruban adhésif. L'innocence de ses quatre ans disparaît soudain de son regard comme un glaçon qui fond dans une casserole brûlante.

Je le baïllonne. Je lui couvre les yeux d'un foulard.

Ne plus l'entendre. Ne plus croiser son regard.

Silence.

Mes larmes se mêlent aux siennes.

Tout se déroule comme prévu.

Pour le mieux.

Le soleil brille.

L'instant d'après, nous sommes déjà loin.

Rue de Rennes. Puis Boulevard Saint-Germain.

Salomé ralentit.

Peu à peu, notre convoi se noie, invisible dans le flot de la circulation parisienne.

Le corps vidé, le ventre creux, je pense à cet homme qui quitte la boulangerie les bras croustillants de viennoiseries. Je contemple son visage, hagard, qui se dessine parfaitement dans mon esprit. Celui de ce père qui, n'apercevant pas la silhouette de son petit garçon va se mettre à l'appeler dans le vide de la rue.

« Sebastian ? »...

La première seconde il pensera à une farce.

Celle d'après commencera à lui laisser un goût amer dans la bouche. A la troisième seulement, il comprendra que les kidnappings n'arrivent pas qu'à la télé.

Copyright 2008 Editions Les Nouveaux Auteurs . Tous droits réservés

Porte de la Chapelle le périphérique est fluide.  
Tant mieux. Nous serons à l'heure pour le vol OK1806.

CE ROMAN SERA EDITE ; SOYEZ INFORME DE SA DATE DE SORTIE EN CLIQUANT  
SUR « RESERVER »

VAISSEAU FANTOME

*Samedi 24 mars 2007*

*Autoroute A1*

*12h00.*

Ca sent le mégot froid et la bière.

Les vibrations sont de plus en plus fortes.

L'habitacle en plastique de la vieille R9 que j'ai volée deux jours plus tôt sur le parking dépeuplé d'un supermarché de banlieue, semble à chaque changement de vitesse, vouloir se désintégrer.

Salomé n'y prête pas attention. Elle roule, visage inhabité, regard clignotant... Asphalte. Rétroviseur central. Asphalte.

Mais personne à l'horizon. Devant comme derrière, l'Autoroute A1 est dégagée de tout gyrophare. A part mes envies de vomir et l'intérieur de mes joues qui saigne, jusque là tout va bien.

C'est un cauchemar.

Je vais me réveiller hors de cette voiture qui roule vers la démence. Sans doute dans des draps tièdes qui pueront la sueur. Alanguie dans un autre songe, Salomé m'aura posé la main sur l'épaule. Elle aura entendu mon souffle, compris ma peur. Tout bas, elle m'aura chuchoté « là tout doux, c'est fini, je t'aime mon ange... ». D'un bras aveugle, j'allumerai alors notre lampe de chevet. J'irai me prendre un verre. Une douche glacée. Et je me recoucherai. Ce sera fini. J'aurai la peau froide.

Mais j'ai chaud et malgré une bonne dizaine de tour de chaterton autour de sa bouche, je n'entends que les gémissements du petit qui me ramènent à la raison et aux mouches noires qui bourdonnent dans ma tête.

Prostré à l'autre extrémité de la banquette arrière, Sebastian palpète de tout son être. Narines ouvertes. Regard fuyant.

Au dessus de nos têtes un panneau.

SORTIE n°6

*Aéroport CHARLES DE GAULLE*

CE ROMAN SERA EDITE ; SOYEZ INFORME DE SA DATE DE SORTIE EN CLIQUANT SUR « RESERVER »

SENLIS  
LOUVRES  
GOUSSAINVILLE  
ZONE INDUSTRIELLE PARIS NORD II

Salomé fait une embardée à droite. C'est ici.

- On va y arriver ma chérie !

C'était à peine audible. Pisseux comme des syllabes incontinentes qui gouttent au coin de la bouche.

Salomé reste muette. Probable qu'elle n'a pas entendu.

Ma main glisse jusqu'à son épaule.

- Nous n'avions pas le choix !

A cet instant, ma femme est un pantin blanc hostile à toute forme de communication. Le mur de silence qui nous sépare semble indestructible. Je jette un œil à ma montre.

12h30

Une question me heurte de plein fouet.

Sommes-nous toujours un couple, Salomé et moi, quatre-vingt-dix minutes seulement après ce que nous venons de commettre ?

Quatre-vingt-dix minutes... tout va bien ! C'est trop court !

L'avion pour Prague décolle dans trente cinq minutes. S'il n'a pas de retard nous quitterons le tarmac français à treize heures zéro cinq. Il se sera passé alors tout juste deux heures entre l'enlèvement de Sebastian et son expatriation.

*Le temps sera notre allier ou notre pire ennemi Pierre !*

Salomé avait raison. Nous devons aller vite pour échapper à nos adversaires. En un les flics, en deux les médias. Si le plan Alerte Enlèvement Enfant devait être déclenché, il ne le serait probablement pas avant ce soir.

Je jette un œil à Sebastian.

*Où seras-tu alors mon garçon ?*

***Roissy CDG. Terminal 2B. Entrée du parking.***

Quand elle tend le bras vers l'extérieur pour appuyer sur un gros bouton rouge qui lui délivrera le ticket d'accès au parking, Salomé ma rappelle cette fille croisée un jour dans le métro parisien. Une aveugle qui parvenait chaque jour à se rendre à son travail sans canne ni chien d'aveugle. Par la simple force de l'habitude. Voilà, à cet instant, c'est un peu comme si Salomé me donnait l'impression, qu'aucun de ses gestes n'est anodin. Comme si dans sa tête tout était déjà joué d'avance. Comme si, contrairement à moi, elle connaissait par cœur le chemin qui nous conduirait à notre objectif final.

Impatiente, au moment où la balise jaune crache enfin un ticket en papier thermique, Salomé soupire. Si fort, que la barrière devant nous finit par s'ouvrir.

Première.

L'œil globuleux d'une caméra de vidéosurveillance nous suit.

Seconde.

Nous nous engouffrons sous terre sans ciller.

Aucun risque que l'on reconnaisse le visage de Salomé sous son épaisse perruque blonde. Ni le mien largement camouflé par une grosse paire de lunettes de soleil...

Au même moment, de l'autre côté de la banquette arrière, à mesure que le béton froid nous enroule dans ses profondeurs, Sebastian redresse la nuque pour mieux sonder le danger. Ce quelque chose qui cloche. Pourquoi le foulard rouge qui bouche son horizon vient soudain de virer au noir ? Pourquoi la température a-t-elle chuté de quelques degrés en si peu de temps ? Pourquoi cet air qui crisse au dehors et cette obscurité nouvelle au goût pâteux ?

Et pourquoi cette main sur son épaule qui soudain bloque sa respiration...

Dans un geste que je ne contrôle pas, je hisse mes doigts jusque dans ses cheveux, comme si je voulais lui témoigner une quelconque affection. Mais aussitôt son cou se rétracte et disparaît entre ses omoplates. Sa réaction traduit le lien qui nous unit à présent.

Je suis le chasseur, il est la proie.

LE GARDIEN DU TEMPLE

Je m'appelle Pierre Forest, j'ai trente-quatre ans, une femme, un enfant. Je ne suis pas un criminel !

J'ai eu une enfance heureuse. Des A, des B, des hivers à la neige, des étés sous la pluie, des filles, des femmes, trois chats, deux chiens. Premier flirt à douze ans, elle s'appelait Sophie, sentait le tilleul et l'eau précieuse. Premier rapport sexuel à dix-sept, elle se prénommaît Andréa, sentait l'humus du bois de Boulogne et un peu aussi le sable chaud des plages de Copacabana. Ensuite j'ai fait HEC, et aussi Harvard, et aussi Trader à la Natwest sur Liverpool Street, et aussi livreur de pizzas entre deux.

Pour le reste, il suffit de taper mon nom sur Google. Vous lirez des mots comme *Mergers and acquisitions*, *fusac*, *spin off* ou encore *carve out*. Ca ne vous dira rien. Pourtant ça aura un sens. Fusion-acquisition, opérations de désinvestissements, de croissance externe pour firmes *very important*. En France, les 40 du CAC. Ailleurs, tout ce qui brille, rapporte, entasse, possède, détient, a...

Je m'appelle Pierre Forest, je vis dans un cocon étanche au monde, où se bâtissent des empires aux façades de verre et aux cours de bourse érectiles.

Je m'appelle Pierre Forest, et travaille sous les ordres d'un tyran doublé d'un fainéant qui se résume en six syllabes, le chiffre du diable, Jean-Bernard Gaspardieux.

Je m'appelle Pierre Forest. Je suis Directeur du pôle des fusions acquisitions au Crédit Général, la première banque de la zone euro. Je suis le gardien du temple Capital. J'enfante des monstres de l'économie mondiale en fusionnant leur ADN. J'élève les grands patrons au rang de prince du business. Je brosse leur égo dans le sens du poil. Celui des places boursières. Me fais inviter à leur table. Bénéficie de leurs largesses. Deviens bankable. Car ça rapporte ! Empiler les lingots est devenu mon sport favori. Pourtant je suis un usurpateur. Je n'aime pas les grosses bagnoles, je n'ai jamais mis un pied dans un casino, je déteste le turquoise des cartes postales.

Moi je bande à l'iode et aux crevettes grises !

Je m'appelle Pierre Forest, j'aime le vent, les mouettes, les cormorans le long des falaises, Crozon et la pluie qui tombe dru.

Je m'appelle Pierre Forest, et n'ai aucun trouble notoire du comportement. Casier judiciaire vierge.

Je m'appelle Pierre Forest, et malgré tout ce que je suis, je viens d'enlever un môme de quatre ans en plein Paris. Sebastian Jimenez, fan de la Starac et des Kinder, qui pour

Copyright 2008 Editions Les Nouveaux Auteurs . Tous droits réservés

l'heure, halète comme une bête à l'agonie, à l'arrière d'une bagnole qui ne m'appartient pas.

CE ROMAN SERA EDITE ; SOYEZ INFORME DE SA DATE DE SORTIE EN CLIQUANT  
SUR « RESERVER »

JE ME PRENOMME SERGIO.  
MON NOM EST MORIENTES.

***Samedi 24 mars 2007***  
***Roissy CDG. Terminal 2B.***  
***12h35.***

Quatrième sous-sol. Nous y sommes. Le bitume est désert. Lisse de toute vie.

- Tout va bien Salomé ?

Ma femme, qui ne supporte pas ce genre d'endroit vient de baisser sa vitre pour respirer un peu d'air frais.

- Ca ira mieux quand je serai sortie de là.

- Tiens-bon !

- Je ne sais pas si je vais pouvoir.

- Bien sûr que si ! Le médecin te l'a dit. Tes crises de claustrophobie ne sont que passagères...

Après avoir avalé un médicament, Salomé coupe enfin le contact.

Ma montre galope. Plus qu'une demi-heure avant le décollage. Moins de quinze minutes avant l'enregistrement. Autant dire, plus une seule à perdre.

- C'est le moment Pierre !

Depuis le siège conducteur, ma femme me tend une bouteille en plastique remplie d'un liquide liquoreux.

Je l'attrape.

- Tu aimes les frites petit ? Dis-je en m'approchant de Sebastian.

Tu verras, ça a un peu le même goût. Il suffit d'avalier quelques gorgées et le tour est joué.

Mais Sebastian ne répond pas. Le marchand de sable a rempli ses paupières de sommeil. Elles sont à demi-closes. Pareilles à des rideaux trop courts voilant des fenêtres trop grandes. Visiblement l'Haldol que je lui ai administré plus tôt fait déjà effet. Il est temps de lui ôter son baïllon. Aucune chance qu'il tente de me mordre dans son état. Alors j'appuie sur ses joues et essaye de faire entrer le goulot dans sa bouche, mais...

- Il résiste nom de dieu !

Un clic.

- Tu ne sais pas t'y prendre, donne-moi ça ! Lâche Salomé vénéneuse.

Elle vient d'ôter sa ceinture de sécurité et se contortionne à présent depuis le siège conducteur comme un boa constrictor le ferait pour mieux faire face à une proie.

A quatre mains enfoncées entre les gencives du petit, nous parvenons enfin à ouvrir grand le coffre à caries. Et, la tête en arrière, Sebastian finit par boire, dans un réflexe de déglutition, l'huile de tournesol que nous lui faisons avaler. Sans doute que le flingue que je tiens collé contre sa tempe ajoute à sa docilité.

Sa glotte yoyotte une fois, puis une autre. Ca y est. Son œsophage est bientôt lustré comme le piston d'un moteur à explosion.

Il ne reste plus qu'à lui faire avaler le reste...

Dix minutes plus tard, sous des néons crayeux, Salomé, Sebastian et moi quittons l'épave qui nous a menés jusqu'ici comme la belle petite famille que nous ne sommes pas.

...

Mais nous n'avons pas parcouru cinquante mètres, que le gosse, jusque-là seulement groggy par les anxiolytiques, perd totalement pied et s'évanouit.

- Tu l'as complètement shooté bordel !

- J'étais pas tout seul !

- T'es un putain de taré Forest !

Silence. Je sers les dents et enfouis la verve infecte de ma femme sous la cloche de mon indifférence. Salomé a sans doute oublié que c'est elle qui a eu l'idée pour les anxiolytiques. Elle qui m'a tendu les pilules. Elle qui connaît les effets de ces médocs. Elle enfin qui a passé plusieurs années de sa vie sous Tranxène. Mais peu importe. Même au milieu des icebergs - que nous ne tarderons plus à nous jeter à la gueule - nous sommes dans le même bateau.

Accroupi à hauteur du visage de Sebastian, je ne constate aucun signe d'éveil apparent.

- Sebastian tu m'entends ? Sebastian ?

Je le secoue comme un prunier.

Devant, derrière, sa tête chavire à chacune de mes empoignades. Aucune réponse.

Je me décide alors à hisser son corps, docile comme un polochon, entre mes bras. Je coince sa tête contre ma nuque. A peu de choses près ça ressemble à un enfant qui dort paisiblement dans les bras de son père.

*A peu de choses près...*

Je décrète d'un ton péremptoire que ça passera !

### ***Ascenseur.***

Emprisonnés dans une cabine qui pue l'eau de Cologne classe éco, nous nous élevons vers le hall principal. La porte s'ouvre. Nous laissons passer un homme d'affaire, un couple et deux enfants. Après un silence qui en dit long sur notre mal être, Salomé, Sebastian et moi quittons enfin notre cage de métal au milieu de la foule des voyageurs, des valises à roulettes, des chariots à bagages, et des soldats ...

*Nom de dieu !*

Il y en a partout. FAMAS en bandoulière, talkie walkie au ceinturon, ils quadrillent le terminal, répartis en patrouille de trois. Derrière une truffe humide qui semble renifler jusqu'à mes propres doutes, un berger belge, tracte au bout de sa laisse, une équipée qui a tôt fait de nous mâchouiller du regard.

Au même moment, mon cœur passe la cinquième sans débrayer, et pour cause... ces clebards sont des radars à schnouf. Il suffirait d'une poussière d'une quelconque substance illicite pour transformer ces babines tendues en mâchoires répressives. Et un malheureux fumeur de hasch, en lambeau de lui-même. Je pose une main pas plus rassurante que moite sur l'épaule de ma femme. Est-il possible que ce déploiement de force nous soit destiné ?

*Bien sûr que non. Il est trop tôt.*

Je soupire en auscultant d'un oeil faussement détaché mon passeport. La photo me ressemble mais le nom n'est pas le mien. Et que ces patrouilles soient ou non là pour nous, *Sergio Morientes* devra passer, coûte que coûte, au travers des mailles de ce filet là.

Guichet soixante-deux. Sourire commercial sous un béret bleu marine. Une hôtesse trop maquillée m'enregistre pour le vol OK 1806. La formalité est vite réglée, à part un petit sac à dos dans lequel j'ai entassé des affaires pour une nuit, je n'ai pas de bagages.

Deux minutes plus tard, je dois quitter Salomé pour rejoindre la salle d'embarquement.

- Embrasse-moi !

- Je n'en ai pas la force, dit-elle les yeux dans mes chaussettes d'un regard qui pue le désespoir.

*Moi si !*

Pourtant l'instant d'après mon accolade ressemble davantage à un hug de footballeur américain qu'à un baiser de cinéma.

Jusque-là je pouvais feindre de ne m'être rendu compte de rien.

J'en serai incapable après ce qu'il est en train de se passer. Car entre mes bras, le corps de ma femme soudain se tend. Et puis Salomé me repousse à l'instant où j'allais glisser mes lèvres sèches dans le creu de son cou.

- Tu me fais mal Pierre !

Les ecchymoses... encore douloureuses.

Les cervicales... trop fragiles.

Salomé me dit qu'elle n'est pas prête. Que l'accident, squelette contre pare-choc, qu'elle a eu quinze jours plus tôt a laissé des traces.

*Sans doute...*

*L'accident. Les Grands Boulevards. Un véhicule qui grille un feu rouge au moment où Salomé traverse dans les clous...*

*Résultat de la collision, quelques côtes brisées, une arête nasale en miette, un visage mâché, des nœuds dans tout le corps et une semaine d'arrêt de travail.*

Je recule d'un pas. Je suis à cran. Ma femme refuse ce qui pourrait bien être notre dernière étreinte.

Alors, par trop de colère, mon visage se tend.

*Sinon pourquoi ce type en chemisette blanche, derrière l'épaule de Salomé m'observerait-il avec tant d'insistance ?*

*Un flic ? Non, impossible. Pas avec cet énorme tatouage sur l'avant-bras.*

## **Pi.V.**

*Alors qui ? Personne ! Calme-toi. Tu te fais des idées. Prends le petit et tire-toi Forest ! C'est tout ce qui te reste à faire.*

### **12h50. Dernier rappel.**

Plus qu'une minute pour embarquer pour le vol OK1806 de la Czech Airlines. Salomé se masse la nuque. Dans les hauts parleurs, une voix métallique sonne le rappel des voyageurs en partance pour Prague

Un dernier regard à ma femme et...

- Je t'aime Salomé.  
Pas de réponse !

Juste une gêne. Voilà un sentiment, au moins, que notre couple partage à l'instant où je tourne les talons sur une image qui vient de me perforer le crâne !  
Salomé. Sa main sur sa nuque. Le refus de m'embrasser.  
Des cicatrices, là, à la base de son cou. Pourquoi vient-elle d'essayer de me les cacher ?  
Pourquoi n'ai-je rien vu plus tôt ?  
*Parce que jusqu'à aujourd'hui et depuis l'accident, ta femme portait une minerve Forest !  
Arrête avec ta parano !*

\*

***Deux minutes plus tard.***

Rayons X. File des retardataires. Bientôt mon tour.

*Je me prénomme Sergio, mon nom est Morientes.*

Devant moi, trois passagers, chacun à leur tour, vident leurs poches et rendent les armes dans de petits bacs en plastique bleu. Un ceinturon, un téléphone portable ou un trousseau de clé ici. Attention danger, un médiateur métallique coincé entre deux mollaires, là.

Le tapis roulant avale. Ca ne sonne pas.

*Je me prénomme Sergio, mon nom est Morientes.*

C'est mon tour.

- Allons, dépêchons ! Me lance soudain un type à l'entrée du portique qui porte l'uniforme des douanes à la mode « une taille en dessous », genre YMCA.

Je franchis la ligne jaune.

- Voilà voilà...

Ma main fouille dans la poche intérieure de mon veston.

- Voilà...

Je sors mon passeport. Une perle de sueur roule sur mon front.

*Je me prénomme Sergio, mon nom est Morientes.*

- Parfait, merci Monsieur !

Tout va bien. Le type en uniforme me rend mon sourire, puis mon passeport.

- Et le petit ?!?!

- Quoi le petit ?!

De la pointe du menton, il désigne Sebastian assoupi, les bras en écharpe, autour de mon cou.

Copyright 2008 Editions Les Nouveaux Auteurs . Tous droits réservés

Mon visage se noue.

L'homme fronce un sourcil.

.....